

# LE MONDE GREC

VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C./129 av. J.-C.

## I. Le contexte

### A. Le contexte géographique et historique

#### 1. L'espace grec

L'espace géographique du monde grec est bien plus vaste pendant l'Antiquité que de nos jours. Il comprend outre la péninsule grecque actuelle et les îles, la côte d'Asie Mineure (côte occidentale de la Turquie moderne), la partie sud de la péninsule italienne et la Sicile (la Grande Grèce), ainsi qu'un grand nombre de colonies disséminées sur le pourtour de la Méditerranée et jusqu'en mer Noire.

Cette situation est liée à un phénomène d'émigration, qui, très tôt, poussa de nombreuses communautés à quitter le sol grec, trop étroit et surtout trop pauvre pour subvenir aux besoins de ses habitants. Des raisons politiques (conflits sociaux à l'intérieur de la cité) accrurent encore ces départs pendant la période archaïque (VIII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles avant J.-C.). Toutefois cette émigration ne conduisit pas à une colonisation

au sens moderne du terme, c'est-à-dire à la constitution d'un empire, dont le centre aurait été constitué par la métropole. S'il y eut un empire romain par la suite, il n'exista rien de semblable en Grèce. Chaque colonie était autonome. Elle conservait bien souvent de la cité d'origine les institutions politiques, plus ou moins remaniées, et les fondements religieux, et continuait d'entretenir des relations politiques et commerciales sans être assujettie en aucune manière à la cité d'origine. Du reste, avant la domination macédonienne, il n'y eut aucune unité politique de la Grèce, ni sur le continent, ni dans les îles ou les colonies. Après la victoire des Grecs sur les Perses, qui avait nécessité la coalition momentanée des cités grecques, Athènes exerça une forme d'hégémonie par le biais de la ligue de Délos. On parle souvent à ce propos d'impérialisme athénien. Mais ce phénomène fut de courte durée, et, de surcroît, il n'aboutit jamais à la constitution d'une entité politique centralisée et homogène.

*L'absence d'unité politique ne doit pas masquer cependant une appartenance commune à une culture originale, formée par la langue, les mœurs, la religion ou l'art. Ce sentiment suffit à expliquer la différence que les Grecs établissaient entre eux et les non-Grecs, les « barbares », terme qui rapproche étymologiquement leur langage, jugé incompréhensible, de celui des oiseaux.*

## 2. Les conditions historiques

Les plus anciens témoignages de la civilisation grecque remontent à 2100 avant J.-C. environ. Ils viennent de Crète, particulièrement de la capitale de l'île à cette époque, Cnossos. Des récits légendaires, le cycle de Thésée et du Minotaure, conservent également le souvenir de cette lointaine période. Après la disparition brutale, dans des conditions mal connues, de la civilisation crétoise, c'est

en Grèce continentale, notamment à Mycènes que la civilisation grecque connaît un nouveau développement. Société hiérarchisée, guerrière, soucieuse de sa défense, l'époque mycénienne est célèbre pour le gigantisme et la qualité de ses architectures. Elle possédait également une écriture qui a été déchiffrée en 1953, apportant la preuve incontestable qu'il s'agissait bien de populations grecques.

La période archaïque, qui remonte au IX<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> siècle, est marquée par l'apparition du phénomène de la cité, qui devait constituer un trait majeur de l'histoire grecque. Dominée à cette époque par l'aristocratie, elle-même structurée en grandes familles, la cité connaît des difficultés de fonctionnement qui entraînent périodiquement des crises sociales importantes. En fin de période, le « démos », le peuple, arrache des réformes importantes. C'est la période des législateurs, mais aussi des tyrans, expériences qui devaient marquer longtemps la mémoire des Grecs. Du début de la période datent des textes majeurs de la littérature, les épopées homériques, qui gardent encore des traces de l'ère mycénienne, les œuvres d'Hésiode (la *Théogonie* et les *travaux et les jours*).

La période classique, de loin la plus célèbre, commence avec la grande réforme de Clisthène à Athènes en 508 av. J.-C. Véritable date de naissance de l'expérience démocratique, cette réforme est fondée sur l'*isonomie* (caractère égalitaire de la loi pour tous les citoyens). L'événement majeur de cette période est la lutte contre l'empire perse. Celui-ci commence par asservir les cités grecques d'Asie Mineure qui avaient été jusque-là un foyer intellectuel et culturel brillant, véritable berceau de la philosophie. Puis, prenant prétexte de l'aide que les Grecs du continent avaient tenté d'apporter à leurs homologues d'Asie, les Perses tentèrent de soumettre la péninsule. Par deux fois, en 490 et en 480, ils envahirent

la Grèce. Battus une première fois à Marathon (en 490), à une quarantaine de kilomètres d'Athènes, ils réussirent à s'emparer de l'Attique, puis à saccager Athènes abandonnée par ses habitants au cours de la deuxième expédition. Les Grecs ne durent leur salut qu'à une coalition qui, malgré son infériorité numérique, finit par l'emporter grâce notamment à la victoire navale de Salamine (480), non loin d'Athènes, où la flotte grecque réussit à détruire l'adversaire. Le célèbre auteur tragique Eschyle, qui prit part au combat, a représenté dans l'une de ses œuvres, *Les Perses*, l'issue de cette bataille.

Définitivement sauvés l'année suivante, les Grecs développèrent dans la courte période suivante une civilisation dont l'impact est exceptionnel. C'est la ville d'Athènes qui devait en constituer le centre politique et culturel. Dominatrice dans le domaine militaire, Athènes connaît un essor sans précédent. C'est à ce V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. que l'on doit plusieurs des monuments les plus fameux (l'Acropole reconstruite après sa destruction par les Perses), la forme la plus achevée de son art, des genres littéraires comme la tragédie ou la comédie.

Mais le déclin sera rapide. La domination athénienne suscite des jalousies et des inquiétudes, notamment dans l'autre grande cité, Sparte, qui étend son autorité sur le Péloponnèse, partie méridionale de la Grèce. Un conflit, qui va durer presque trente ans, à peine entrecoupé de trêves, oppose les deux cités et leurs alliés au cours d'une guerre d'une ampleur sans précédent si l'on en croit l'historien Thucydide qui en fit un récit d'une grande importance littéraire et documentaire (*La Guerre du Péloponnèse*). D'abord victorieuse, Athènes, affaiblie par la peste qui emporte Périclès, l'homme à l'origine de son rayonnement, et par la désastreuse expédition de Sicile, contre la cité de Syracuse, est finalement vaincue après la défaite d'Aigos

Potamos (404). Les conditions de la paix sont humiliantes pour elle : elle ne se relèvera jamais complètement de cet épisode. Une des conséquences les plus connues de la guerre est le procès et la condamnation de Socrate (399), dont l'amitié avec Alcibiade et quelques autres personnages jugés responsables de la défaite, est considérée comme suspecte.

L'hégémonie spartiate est de courte durée. Après divers troubles, s'ouvre la période « hellénistique », marquée par la montée en puissance puis la domination d'une région restée jusque-là en marge : la Macédoine. Le roi Philippe, après sa victoire à la bataille de Chéronée (338) impose de fait son autorité sur la Grèce malgré la lutte désespérée d'hommes comme l'orateur Démosthène. Son fils Alexandre réussit en quelques années à établir un empire immense jusqu'en Inde, notamment après la conquête de la Perse. Sa mort prématurée à Babylone, en 323, l'empêche de consolider son œuvre. L'empire est divisé entre ses généraux. Divers royaumes, dont certains très brillants (Pergame, en Asie Mineure, par exemple, ou en Égypte avec la dynastie des Ptolémée) vont se développer. Ils finiront tous, entre la fin du III<sup>e</sup> siècle et 31 avant J.-C. (date de la bataille d'Actium qui consacre la victoire d'Auguste), par succomber sous les assauts des Romains.

Cette période moins homogène que les précédentes présente cependant un intérêt immense au plan artistique et intellectuelle. L'art hellénistique, les nombreux foyers de vie intellectuelle, dont la célèbre bibliothèque d'Alexandrie (détruite par un incendie allumé par César pour sauver sa flotte menacée dans le port en 47 av. J.-C.) fut sans aucun doute l'un des plus grands exemples, témoignent d'une activité culturelle intense et largement répandue dans tout le bassin méditerranéen.

### 3. Le cadre économique et social

*Le cadre de vie de l'individu grec est fixé par l'organisation de la cité.* Celle-ci n'est pas identique, il s'en faut, dans toutes les parties du monde grec. Néanmoins, elle fait référence à un mode de vie suffisamment défini pour donner l'impression d'une appartenance à un même univers. La cité occupe en général un territoire très limité au regard des États modernes, mais aussi des grands empires de l'Antiquité. La dimension réduite explique le sentiment d'une participation directe aux affaires publiques, la possibilité de peser de façon quasi tangible sur le cours des décisions. Ceci a sans doute contribué à l'essor de cet art de la parole politique sur la place publique, au génie oratoire qui reste attaché à la Grèce antique.

Economiquement la cité a, selon Aristote, un idéal d'autarcie, d'auto-suffisance. Les Grecs, jusqu'à la période tardive, n'ont pas eu l'ambition affirmée de construire l'organisation communautaire sur la puissance économique. Certaines cités comme Sparte l'ont même explicitement refusée, voyant là une source de corruption des vertus civiques. La condamnation du luxe, le mode de vie frugal, l'absence d'une politique de prestige au plan architectural témoignent d'un idéal de vie ascétique qui est passé dans le langage courant : « une éducation spartiate ». Athènes a pratiqué une autre politique, mais la taille même de la cité interdisait une expansion sans limites. *La cité doit pouvoir subvenir à ses besoins, mais ceux-ci sont limités et, en tout état de cause, ne sauraient constituer une finalité.* On peut ajouter que la tension existant entre l'ordre politique restreint de la cité et le développement économique qui ne trouvait pas dans ce cadre les conditions propices à son essor a peut-être conduit à l'éclatement de ce système au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Qu'elle soit démocratique ou non, la cité ne traite pas également tous les individus. Seuls les hommes libres disposent des prérogatives offertes par le législateur. À côté d'eux, les étrangers (à la cité) sont acceptés mais ils ne participent pas aux décisions politiques. Quant aux esclaves ils sont soumis à l'autorité de leur maître et ne bénéficient d'aucun pouvoir. Il faut rappeler également que les femmes sont écartées de la vie politique. Leur rôle n'est reconnu que dans l'espace privé de la maison, qui n'interfère pas avec la vie publique. Ceci explique que la part effective des individus appelés à jouer un rôle dans la cité peut être très faible si on la compare à la masse de ceux qui en sont privés. Le cas de Sparte est exemplaire : il peut expliquer à la fois la pérennité de la cité dans le temps, fortement structurée dans son organisation, et sa stagnation relative, privée de toute possibilité de développement, en raison de son repli jaloux sur ses institutions originelles et du très faible nombre de ses citoyens.

## **B. Le contexte culturel**

### **1. La religion grecque**

La religion grecque nous est familière, aujourd'hui encore, par les récits légendaires et mythologiques dont la postérité (Renaissance et âge classique) a utilisé les éléments anecdotiques comme source d'inspiration et arguments. Ce sont surtout les dieux de l'Olympe, les aventures tragiques ou cocasses qui leur arrivent, qui nous sont encore connus.

Il s'agit là d'une vision bien évidemment superficielle. La religion grecque reste polythéiste. La pluralité des Dieux implique une hiérarchie et une généalogie que la tradition a explicitées très tôt. La *Théogonie* d'Hésiode, par exemple, reconstitue la genèse du monde des Dieux, leurs rapports,

leurs conflits, leur filiation. Ainsi se tisse une étroite relation entre religion et mythe comme mode de narration. Le panthéon grec comporte selon la tradition douze grands Dieux, révéés dans tout le monde grec, mais souvent avec des caractéristiques différentes d'un lieu à l'autre.

Les Dieux grecs sont aussi, très souvent, liés à la vie de la cité ou du groupe social. Chaque communauté a ses Dieux auxquels elle voue un culte particulier. La cité peut être placée sous la protection d'une divinité particulière comme Athènes sous celle d'Athéna. La religion est donc étroitement mêlée à la vie locale : vie de la cité et même de la famille. Elle imprègne profondément l'expérience quotidienne, ce que confirme l'impression de proximité entre la vie humaine et la vie divine. Dans les grandes épopées homériques, les Dieux se mêlent aux hommes dont ils n'hésitent pas à emprunter l'aspect extérieur, ils se querellent ou se comportent comme les hommes eux-mêmes et en épousent les conflits.

Certains sanctuaires étaient cependant vénérés dans la Grèce entière : celui d'Apollon à Delphes, de Zeus à Olympie. Des fêtes, des cérémonies y étaient régulièrement pratiquées : ainsi les jeux olympiques, pendant lesquels une trêve générale était décrétée, interdisant toute guerre. À Delphes, c'est l'oracle rendu par la Pythie qui attirait la foule des fidèles. La prédiction de l'avenir est un trait caractéristique de la religion grecque, elle montre que la communication entre les Dieux et les hommes est constante et diverse. Les Dieux avertissent les hommes : à eux de savoir interpréter les signes qu'ils émettent.

La religion grecque, malgré les aspects étranges qu'elle présente à nos yeux depuis la pratique des sacrifices jusqu'à l'art de la divination, présente un caractère rationnel assez manifeste. C'est pour quoi il est intéressant de voir le rapport qu'elle entretient avec le discours philosophique